

Conférence Barbara

Marienbad

Quand La Grande Sophie chante *Marienbad*, on a presque du mal à reconnaître la chanson... Mais elle a mille fois raison de la sentir comme ça, « rock », au sens d'insoumise... Et surtout de ne pas s'enfermer dans une interprétation lointaine et sophistiquée.

2 / Rock, libre et rebelle

Parce que si Barbara a eu longtemps – et a encore – cette image là : lointaine, sophistiquée, mystérieuse, solitaire, cérébrale, sombre, voire un peu morbide, voire un peu inquiétante... Elle était en fait à peu près tout le contraire : elle était fondamentalement insoumise, anticonformiste, souvent très drôle - ce qui ne l'empêchait pas de chanter ses propres drames, mais c'est une autre histoire...

En tout cas, à l'époque de *Marienbad*, au début des années 70, Barbara est confortablement « installée » dans le paysage de la chanson. son *Aigle noir* a été le grand succès de l'été 70. Ses plus grands morceaux sont entrés dans l'histoire de la chanson : *Nantes, Dis quand reviendras-tu, Göttingen, Au bois de Saint-Amand...*

Plus que jamais, elle se promène cette image d'Epinal de grande dame intouchable et secrète de la chanson. Pourtant, elle nie être comme cela ! Et pour corriger son image, elle va rédiger une espèce de profession de foi ou de une « profession d'être » ; une charge anti-clichés qu'elle va répéter tout au long de sa vie.

*« Je ne suis pas une grande dame de la chanson,
Je ne suis pas une tulipe noire,
Je ne suis pas poète,
Je ne suis pas un oiseau de proie,
Je ne suis pas désespérée du matin au soir,
Je ne suis pas une mante religieuse,
Je ne vis pas dans les tentures noires,
Je ne suis pas une intellectuelle,
Je ne suis pas une héroïne »*

Au fond c'est vrai, qu'elle n'était pas mystérieuse : elle était simplement secrète, elle ne voulait pas tout dire d'elle, notamment de ses blessures... Parce que ses blessures justement, elle les chantait.

Et quand elle égrenait tout ce qu'elle n'était pas (« *je ne suis pas une grande dame de la chanson, je ne suis pas une tulipe noire...* »), elle finissait toujours par : « *je suis une femme qui chante* »... Pas une chanteuse, pas une professionnelle de la chanson, mais une femme qui chantait sa vie parce qu'elle n'avait pas trouvé d'autre moyen pour tenir le coup.

Il y avait une urgence et une nécessité vitale dans les chansons de Barbara.

C'est cela que les gens percevaient ; c'est pour cela qu'elle a noué avec son public une relation tout fait exceptionnelle ; c'est pour cela qu'elle a réussi à mener une carrière hors du commun, une carrière d'insoumise, qui échappait aux règles des maisons de disques et aux figures obligées de la promotion.

Exemple : dès 1969, Barbara est une « grande vedette » de la chanson et elle va oser un énorme pied de nez au show biz : désormais, dit-elle, elle ne fera plus une « rentrée »

parisienne tous les ans comme c'était la règle à l'époque, mais elle ne reviendra plus chanter que tous les 4 ou 5 ans, quand elle en aura envie, et sans forcément avoir un disque à vendre. Pire, ou mieux, en tout cas plus gonflé encore : en 1987, alors qu'elle a 57 ans, Barbara a le culot de s'installer trois semaines au Châtelet, sans la moindre affiche dans les rues de Paris ! Et les gens viennent, parce qu'ils sentent la force des chansons... Parce que la relation entre la chanteuse et son public est bel et bien exceptionnelle.

La chose la plus remarquable peut-être, c'est que cet amour, à l'époque restreint au cercle de ses admirateurs, n'a fait que s'élargir et s'amplifier depuis sa mort.

Barbara est morte il y a dix ans ou presque et on n'a jamais autant parlé d'elle ; on ne l'a jamais autant chantée :

- à Paris, il y a en permanence un, deux ou trois spectacles de reprises.
- Elle est une référence brandie haut et fort par Carla Bruni ou Sandrine Kibertain.
- Vincent Delerm la cite dans son dernier spectacle.
- Sanseverino lui fait un clin d'œil en reprenant les premiers mots de « L'Aigle noir » sur un morceau de son dernier album.
- Calogero la revendique comme une influence majeure pour lui au même titre que les Cure, etc, etc...
- même Bazbaz trouve qu'elle avait vraiment quelque chose de très rock...

Rock ou rebelle... Artiste pas dans le moule, à toujours suivre son instinct.

Rock aussi dans son attitude sur scène, à partir des années 80 : ceux qui ne l'ont pas vue ne peuvent sûrement pas imaginer comment elle bougeait, comment elle se couchait sur le piano, comment elle hurlait certaines de ses rimes rageuses...

Moderne et libre sur scène.

Il y a une chanson, très méconnue, de 1963 (Barbara a alors 33 ans), que vous avez tout de suite voulu reprendre. C'est amusant : c'est aussi cette chanson là que Christophe Honoré a choisi pour le générique de fin de ses « Chansons d'amour »...

C'est une chanson a priori toute en légèreté, mais où l'on retrouve en germe plusieurs de ses thèmes forts : la sensualité (c'est la première femme à avoir osé chanter des textes très sensuels, bien avant 1968) ; le jeu de la séduction ; le défi à la morale (il y a une histoire de loup tentateur). Et au final, cela donne :

1 / un texte très organique, plein d'odeurs et de saveurs... « *Je ne suis pas une intellectuelle* » disait-elle. Elle ne chantait pas des concepts !

2 / une ode à la vie, lumineuse, malgré son image de femme ténébreuse...

« *Je ne suis pas désespérée du matin au soir*, disait-elle, *Je ne vis pas dans les tentures noires* »

Elle disait vrai. Cette chanson, c'est *Ce matin là*.

Quand on parle de Barbara, on met souvent l'accent sur les textes. Et pourtant les mélodies étaient pour elle essentielles. Elle disait même qu'une vraie belle chanson pouvait tenir en quelques la la la.

Parfois, elle se réveillait en pleine nuit avec une musique en tête, elle l'enregistrait sur un gros magnétophone à bande. Elle avait des kilomètres de bandes chez elle.

Barbara n'a pas écrit énormément de chansons, environ 120 (contre 370 à Anne Sylvestre, hors Fabulettes. Près de 500 pour Gainsbourg...), mais chacune de ses chansons avait une importance très particulière, car chacune se rattachait à un épisode précis de sa vie.

Dans l'immense majorité des cas, Barbara a signé paroles ET musiques. Pas sur *Ce matin là* : la musique est de Liliane Benelli, qui au début des années 60 était pianiste à L'Ecluse et une amie de Barbara. C'était aussi la fiancée de Serge Lama.

Quand quelques mois plus tard (en 65), elle mourra dans un accident de voiture, Barbara écrira pour elle *La petite cantate...*

2 / Ecrire et chanter, pour mieux reprendre pied

Donc, à cette époque, Barbara se produit à l'Ecluse : petit cabaret en vogue de la rive gauche, près de St Michel... Elle en est la vedette, c'est-à-dire qu'elle chante en dernier, vers 23h. C'est un vedettariat très relatif, devant 60 spectateurs tout au plus !

Mais pour Barbara, c'est déjà merveilleux, parce qu'après une dizaine d'années plus ou moins de « galère », elle vit enfin de son métier.

La chanson a toujours été son rêve...

Petite fille, elle était déjà obsédée par l'idée de chanter et de faire de la musique. Elle disait : « je veux être pianiste chantante »... Tous ses camarades de classe, dans des villes différentes, racontent qu'elle chantait, et qu'elle les faisait chanter.

Mais cette enfance et cette jeunesse d'abord insouciantes, vont vite se muer en un terrible parcours du combattant. Elle affronte ses obstacles :

- la pauvreté : parents endettés dès le milieu des années 30, poursuivis par les huissiers.
- la guerre : née en 1930, Barbara a 9 ans quand la guerre éclate, et elle est juive...
Durant toute la guerre, la famille va se cacher (Poitiers, Blois, Tarbes, un village près d'Angoulême, Grenoble, St Marcellin). Ils subissent des dénonciations, elle subit plusieurs séparations d'avec ses parents, leurs valises sont toujours faites.
- les soucis physiques : l'année de ses 14 ans, une grosseur lui pousse dans la main, elle est opérée sept fois, elle apprend qu'elle ne sera jamais pianiste.
- l'inceste. La pire chose, bien sûr. A priori, il va durer de 1941 ou 42 à 1947, donc de ses 11 à ses 17 ans. De son vivant, elle n'en parlera jamais publiquement. Elle le dit à quelques proches, sans pour autant s'en plaindre.

Ce sera pour elle d'autant plus terrible qu'un jour de 1949, son père va disparaître dans la nature, pour ne plus jamais revenir, plus jamais donner de nouvelle. Et évidemment, ne jamais donner d'explication.

En parallèle, que voit-on ? Que son envie de chanter va virer à l'obsession.

La chanson va apparaître comme une bouée de sauvetage pour une jeune femme blessée, qui risque de se noyer dans ses tourments intérieurs. Une façon de se réparer de ses blessures de jeunesse.

La chanson va s'imposer comme la seule issue possible. Plus rien ne va l'arrêter sur ce chemin là.

Dès l'année de ses 20 ans, peu de temps après le départ du père, elle essaye de chanter à Paris mais comme ça ne marche pas, elle tente sa chance en Belgique.

Ce n'est pas la Barbara qu'on connaît : elle est assez ronde, porte les cheveux longs, s'habille souvent comme une bohémienne, et porte en elle une sorte de colère intérieure... Dans la vie, elle fait souvent preuve d'une forme de provocation, voire de rébellion...

Elle n'a aucun succès mais ne se décourage pas.

L'année suivante, en 1951, elle est de retour à Paris. Elle ne trouve aucun engagement, juste une place de plongeuse dans un cabaret.

Elle regarde les autres chanter, elle ne se décourage pas.

1952 : elle est de retour à Bruxelles : c'est à partir de là que les choses vont lentement commencer à se mettre en place. Avec des amis, elle ouvre son propre cabaret, Le cheval blanc.

Mais au bout d'un an, le cabaret ferme... Elle, ne se décourage pas.

A partir de 1954, retour définitif à Paris : elle décroche de petits engagements de ci de là dans les cabarets. Puis à partir de 1958, elle s'installe définitivement à L'Ecluse.

C'est encore tout petit, et le succès reste embryonnaire, mais elle ne se décourage pas.

C'est là qu'elle coupe ses cheveux, elle commence à maigrir... La scène l'aide à se façonner. A l'époque, elle n'écrit pas encore ses textes, ou quasiment pas. Elle chante les autres, des chansons souvent primesautières. Il y a toujours un peu de provocation et de rébellion dans ses choix... *Les amis de Monsieur*, de Fragson par exemple, dans les années 1900... Ou *Les p'tits gâteaux* de Scotto... Il y avait pas mal de grivoiserie et pas mal d'effronterie pour l'époque, ce qu'elle adorait. D'autant que Barbara sait parfaitement s'approprier les chansons des autres... Mais c'est à partir du moment où elle va écrire ses propres chansons, que sa carrière va s'envoler. Et c'est la mort de son père qui va être l'étincelle décisive.

Un jour de 1959, dix ans après le départ de son père, elle apprend que celui-ci vient de mourir à Nantes. C'est un séisme intérieur.

Quatre ans plus tard, Barbara est invitée à chanter au Théâtre des Capucines, dans une soirée « découverte » où l'on programme de jeunes talents. Nous sommes en 1963. Après 10 ans de cabaret, 10 ans à chanter les autres, l'écriture commence tout juste à la saisir (ou elle commence à saisir l'écriture).

Ce jour là, au Théâtre des Capucines, juste avant de monter en scène, elle va justement finir un texte qu'elle va ensuite, tout de suite, à créer en public. La chanson parle d'une femme, qui pleure un homme, mort à Nantes... On pense d'abord que la femme pleure son amour, et à la toute fin, on apprend qu'il s'agit en fait de son père.

« Aux chemins qui longe la mer,
A l'ombre du jardin de pierre,
Je l'ai couché dessous les roses,
Je veux que tranquille il repose,
Mon père, Mon père »...

Or c'est bien cette chanson-là va tout déclencher, comme si après une longue maturation, le fruit était prêt à être récolté. Comme si elle, était prête à récolter le fruit de tous ses efforts et de son obstination : coup sur coup, elle signe chez Philips, et elle est invitée à l'émission Discorama... (Denise Glazer fera même fabriquer une fausse pochette pour parler de ce disque pas encore sorti).

Avec *Nantes*, Barbara expulse en public l'histoire qui la touche le plus - sans rien dire d'impudique, puisqu'il n'y a pas une seule allusion à l'inceste.

Avec *Nantes*, elle apaise sans doute un peu sa douleur. Elle y dit : « je veux que tranquille il repose »... Elle lui accorde donc son pardon.

Avec *Nantes*, elle parvient enfin et surtout à atteindre son rêve : pouvoir chanter et vivre de son métier.

C'est donc, je vous le disais, en se mettant à écrire elle-même, et à se raconter dans ce qu'elle a de plus intime, qu'elle va connaître le succès. Qu'elle va se différencier des autres avec un ton et un style très personnels.

A l'époque, il y a très peu de femmes auteur compositeur interprète !

Et dès ce moment-là, pour elle, la boucle est déjà presque bouclée : le processus de création et de réparation est engagé. Par la suite, Barbara ne fera que dérouler le fil d'une seule et même histoire, la sienne.

D'ailleurs partout, elle aura chanté les mêmes 15 chansons, essentielles écrites entre 1963 et 1968, et qui racontent les moments les plus intenses de son existence. C'est avec ces confessions qu'elle aura surmonté ses douleurs et bâti sa « carrière ». Confessions toujours soufflées du bout des lèvres. Car Barbara détestait qu'on lui parle fort, et surtout détestait l'indiscrétion.

Elle disait : « j'aime bien les journalistes... mais je déteste les questions »... Ce qui est sûr c'est qu'il n'était pas toujours simple de l'interviewer. Elle esquivait souvent, poliment mais fermement.

Elle se montrait d'autant plus pudique dans ses interviews qu'elle était impudique dans ses chansons.

Ces chansons miroirs, chansons vérité.

Chansons d'où émergent des thèmes forts ; le plus fort, ce n'est pas la mort contrairement aux sempiternels clichés (même si Barbara chante *ses* morts)... mais c'est surtout l'amour, l'amour du public, l'amour des hommes aussi. Toute sa vie, Barbara fut une grande amoureuse.

3 / amour des hommes, amour du public

Je le disais au tout début, Barbara a été l'une des premières à oser chanter la sensualité dans une France aux mœurs pas encore si libérées que cela. La sensualité et les amours éphémères...

La chanson la plus sensuelle de toutes, c'est sans doute *A peine*. Dans ce texte là, les heures du jour s'égrènent au fil des couplets et des humeurs amoureuses d'un couple, enfermé dans une chambre.

« A peine le jour s'est levé
A peine la nuit va s'achever
Que déjà ta main s'est glissée
Légère, si légère...
A peine sorti du sommeil
A peine a peine tu t'éveilles
Que déjà tu cherches ma main
Que déjà tu frôles mes reins... »

Et la chanson se déroule ainsi, à mesure que se déroule la journée des amants ... Puis la chanson se referme...

« Le temps passe vite à s'aimer
A peine l'avons-nous vu passer
que déjà la nuit s'est glissée
Légère si légère

Ta bouche à mon cou tu me mords
Il fait nuit noir au dehors
Ta bouche à mon cou je m'endors
Dans le sommeil je t'aime encore

A peine je suis endormie
Que déjà tu t'endors aussi
Ton corps à mon corps s'est fait lourd
Bonsoir, bonne nuit, mon amour... »

Bref... Barbara a mille fois chanté l'amour, de façon sensuelle, de façon physique. Elle est même parfois allée assez loin : *Hop là* nous conte l'histoire guillerette d'une jeune femme qui rêvait de devenir religieuse et qui finit prostituée, dans la joie et la bonne humeur...

Dans la vie, Barbara a en effet croqué les hommes...

Elle avait besoin d'aimer, d'être aimée, sans pour autant être capable d'ancrer une relation dans la durée. L'habitude la terrorisait. Elle vivait et aimait par passion, grande passionnée et grande passionnelle.

Le plus souvent, c'est elle qui quittait. Elle répétait : « je n'ai pas le talent de vivre à deux »... Les départs lui semblaient nécessaires pour respirer... Et cela aussi ça transparait le plus clairement du monde dans ses chansons. Il y a plusieurs textes où elle fait une très nette référence à ce désir de partir (partir avant qu'il soit trop tard)... L'exemple le plus flagrant c'est une chanson de 1967, *Parce que*.

« C'est parce que je t'aime
Que je préfère m'en aller
Car il faut savoir se quitter
Avant que ne meure le temps d'aimer »

Dans cette course effrénée aux amours impossibles, il y aura eu malgré tout quelques hommes qui auront compté plus que d'autres dans sa vie... A la toute fin des années 50 par exemple, elle rencontre un diplomate qui vit à Abidjan. Très vite, ils tombent amoureux fous. Relation fougueuse mais orageuse. Un temps, elle va même vivre à Abidjan (elle parvient à chanter dans un cabaret où il y a des danses berbères et des quasi strip-tease)... mais revient assez à Paris et à L'Ecluse.

Quelques temps encore, leur histoire se poursuit cahin-caha, au fil des va et vient du diplomate, mais ce n'est plus vivable... D'autant qu'il tarde à revenir.

Alors, en 1962, quelques mois avant *Ce matin-là* et *Nantes*, période d'écriture décidément cruciale, Barbara va faire une chanson. Elle va moderniser, voire révolutionner le discours amoureux, parce que ce n'est pas déclamatoire, c'est intimiste, comme une lettre à l'amant en question... Celle-là, c'est *Dis quand reviendras-tu ?*

« Je ne suis pas de celles qui meurent de chagrin
Je n'ai pas la vertu des femmes de marin »...

Barbara finira par partir avec un autre... On dit souvent d'elle qu'elle était une grande solitaire. En fait, elle était à la fois très entourée et effectivement solitaire. Sa solitude était choisie. « Dans le silence, on entend mieux le cri des autres ».

Et le même leitmotiv, « je n'ai pas le talent de vivre à deux »...

Vous voyez : il existe une parfaite cohérence entre la vie et l'œuvre. Aucun mystère. Tout était là, dans les chansons. Barbara était libre et insoumise. Elle chantait sa liberté et l'assumait tout autant dans sa vie privée.

Dans ces conditions, on comprend peut-être mieux pourquoi elle a toujours dit – et toujours chanté – que sa plus belle histoire d'amour, c'était celle qu'elle entretenait avec le public. « Ma plus belle histoire d'amour » chantait-elle. Déclaration au public, chanson essentielle, emblématique de tout son parcours, la seule qu'elle ait chanté partout.

Et encore une fois, c'est une histoire vraie.

En 1964, elle chante à Bobino, en première partie de Brassens. Elle remporte un tel succès qu'il a presque du mal à chanter après elle.

En 1965, elle revient à Bobino, cette fois en vedette, le 15 septembre, elle fait un triomphe

En 1966, elle est de retour à Bobino, et crée *Ma plus belle histoire d'amour* en souvenir de son triomphe de l'année passée. Elle s'adresse au public : « *Ce fut un soir en septembre, vous étiez venus m'attendre, ici même, vous en souvenez-vous ?* »

Barbara et son public, ce fut une relation vraiment incroyable... Dans cette famille de la chanson « à texte », elle est la seule qui ait suscité tant de passions.

- des gens ont dormi sur son paillason
- se sont accrochés à sa fenêtre
- ont campé près de sa maison à la campagne
- l'ont suivie dans la rue
- se sont endettés pour la suivre en tournée
- lui ont donné leurs alliances... aussi bien les femmes que les hommes d'ailleurs.

A certains, elle écrivait, envoyait des petits cadeaux. Pendant des années, elle s'est pliée à d'interminables séances d'autographes à la fin des concerts même si elle était épuisée.

Barbara n'a jamais été aussi inaccessible que la légende veut bien le prétendre.

Vous vous souvenez de ce qu'elle, en disait ?

« Je ne suis pas une grande dame de la chanson,
je suis une femme qui chante ».

Juste une femme qui chantait pour se reconstruire et se réconcilier avec le monde. Elle a écrit un jour : « la chanson est le seul moyen que j'ai trouvé pour aller vers les autres ».

4 / se donner aux autres... l'engagement

Et plus les années ont passé, plus elle est allée vers les autres... Au point de devenir l'une des artistes les plus engagées de la scène française.

Elle disait souvent « chanter c'est dérisoire, parfois j'ai honte de monter sur scène quand on voit l'état du monde ». Alors en coulisses, en toute discrétion, elle a beaucoup, beaucoup fait.

- dès les années 60, elle s'engage pour l'enfance malheureuse et organise des collectes de jouets.
- 20 ans plus tard, elle s'engage aussi pour les sans logis et les sans papiers. On ne voit pas Barbara dans les manifs, mais elle est très active, elle envoie des chèques et des dons en nature à différentes associations.
- cela dit, c'est bien la lutte contre le sida qui reste son grand combat.

Elle commence à s'engager là au milieu des années 80, alors que la maladie est encore taboue.

En 87, au Châtelet, elle crée *Sid'amour à mort...* et elle demande au public de se protéger.

Plus tard, elle met même à disposition des préservatifs dans le hall des théâtres où elle chante !

Ce que le grand public sait moins, c'est tout ce qu'elle va faire en dehors de la scène :

- aller dans les prisons avec un médecin pour chanter et parler aux détenus de la nécessité de la prévention.
- aller dans les hôpitaux, voir les malades abandonnés par leur famille.
- faire installer une ligne de téléphone spéciale entre ces hôpitaux et sa maison, pour qu'ils puissent l'appeler jour et nuit.

5 / quel testament ?

Alors aujourd'hui, dix ans après sa mort, que nous a-t-elle laissé ?

Ses dernières années, elle ne pouvait plus chanter.

Elle avait épuisé son corps à enchaîner les tournées pendant trois décennies, et à avaler les médicaments de façon déraisonnable.

Le dernier Châtelet, en 1993, avait dû être interrompu avant la fin à cause d'une pneumonie, ce qu'elle avait très mal vécu. Elle a pourtant ensuite assumé l'ultime tournée, deux mois dans toute la France sans interruption, alors qu'elle était à bout de force. Le public n'a rien vu et partout elle a triomphé.

En 1994, elle a donné son dernier récital à Tours.

En 1996, elle a sorti un dernier album studio.

Elle savait que ce serait son « dernier cri, dernier silence »

Il comporte des chansons testaments :

- Et notamment *Vivant poème*, co écrit avec Jean Louis Aubert, avec le même message d'espoir... Barbara semble s'y adresser à un jeune, à qui elle dirait au revoir :

« Va ce monde je te le donne
Va jamais n'abandonne
C'est vrai qu'il n'est pas à l'image
Des rêves d'un enfant de ton âge...
Mais pars, le monde est un espoir
L'espoir jamais ne l'abandonne
Oui le monde est notre histoire
De matins clairs et de nuits noirs
La vie est un long je t'aime
Que tu vas écrire toi-même »...

Le disque est sorti le 6 novembre 1996.

Barbara est décédée un an plus tard, le 24 novembre 1997.

La semaine précédente, elle faisait encore un chèque à une association qui œuvre au développement de village solidaire en Afrique.

Quelques semaines plus tôt elle acceptait de se faire photographier chez elle, pour un livre vendu au profit de la lutte contre le sida.

Alors aujourd'hui, que nous reste-t-il d'elle ?

Une œuvre dont la résonance est toujours aussi vive, peut-être même plus encore que du temps de son vivant. Il y a aujourd'hui toute une génération qui ne l'a jamais vue sur scène, mais qui connaît ses chansons par cœur. Jeanne Cherhal en est un exemple.

Plus prosaïquement, son engagement continue de se faire sentir :

Barbara a légué les droits d'une de ses chansons à Act Up

Elle a aussi légué 10% de ses droits d'auteur à Amnesty International.

Elle nous laisse aussi un livre, posthume, des Mémoires inachevés publiés un an après sa disparition chez Fayard.

On y comprend le très long cheminement qu'elle a dû parcourir pour se relever de ses blessures intimes... On comprend aussi à quel point la chanson fut pour elle le seul moyen d'y parvenir.

Et puis, parmi les albums, pas si nombreux mais presque tous magnifiques, qu'elle laisse derrière elle, il y a un « disque d'or » comme elle disait sorti deux semaines avant sa mort. Un florilège de 40 ans de carrière, dont elle avait choisi chaque titre avec un soin infini. Presque tout Barbara tient là.

Il y a :

Dis quand reviendras tu ?, chanson d'amour et de désir

Parce que, chanson d'amour et de départ (« c'est parce que je t'aime que je préfère m'en aller »...).

Ma plus belle histoire d'amour, chanson dédiée au public.

Nantes, chanson au père disparu et jamais revu...

Etc etc...

Et puis il y a deux versions de *Göttingen*, une en français, l'autre en allemand.

Ça, c'est l'une des histoires les plus touchantes et les plus représentatives de ce qu'était Barbara.

En 1964, Barbara est invitée à chanter en Allemagne, à Göttingen. La guerre est encore proche et « L'Allemagne est comme une griffe ». D'abord elle refuse, puis finit par accepter, à contre cœur.

Quand elle arrive dans cette ville étudiante, elle découvre que le piano noir à demi-queue qu'elle a demandé s'est transformé en un énorme piano droit avec deux chandeliers. Barbara est en colère. Elle refuse de jouer sur ce piano-là. Elle est prête à annuler le concert, si on ne lui trouve pas sur le champ un autre instrument ! Mais le jeune directeur du théâtre lui apprend qu'il y a à Göttingen une grève des déménageurs de pianos. Sa colère cède le pas à la tristesse.

Le directeur du théâtre va alors avoir une idée lumineuse : demander à des étudiants de Göttingen d'aller emprunter le piano demi-queue d'une vieille dame de la ville... Barbara accepte, sans savoir ce que cela va donner. Et en effet, les étudiants vont aller chercher le piano, le porter sur leurs épaules, traverser la ville et l'amener jusqu'au théâtre... Grâce à eux, Barbara pourra jouer. Bouleversée par tant de gentillesse.

Le succès sera même tel que le spectacle sera prolongé quelques jours supplémentaires.

Et le soir du dernier concert, Barbara va rendre hommage aux « enfants blonds de Göttingen » en leur écrivant une chanson, mais en plus, dans la foulée, elle va vouloir enregistrer la chanson en allemand.

En 1997, trente ans plus tard, Barbara ressort donc cet enregistrement de ses cartons.

Göttingen en allemand, *Göttingen* en français, sur son ultime disque d'or.

Comme un dernier signe de pardon et de réconciliation. Comme un signe d'apaisement pour une femme qui était arrivée au bout de ce qu'elle appelait sa longue route.